

## Katherine McKittrick, auteure de *Demonic Grounds*, sur les traumavertissements

Katherine McKittrick est professeure en études sur le genre à l'Université Queen's, à Kingston, en Ontario. Elle est l'auteure du livre *Demonic Grounds: Black Women and the Cartographies of Struggle* (University of Minnesota Press, 2006) et la coéditrice de *Black Geographies and the Politics of Place* (South End Press, 2007), avec feu Clyde Woods. McKittrick est également éditrice d'une anthologie à paraître intitulée *Sylvia Wynter: On Being Human as Praxis* (Duke UP, 2014). Elle travaille également sur une monographie intitulée *Dear Science And/Rejoicing the Black Creative Sciences* qui portera sur la promesse des sciences dans la poésie, la musique et les arts visuels noirs.

Dans une entrevue avec Peter James Hudson intitulée « Canada and the Question of Black Geographies », McKittrick discute du privilège de pouvoir présumer (voire exiger) que la salle de classe est un espace sécuritaire. Nous lui avons demandé si nous pouvions publier cette partie de l'entrevue sur Bullybloggers dans le cadre de la série en cours sur la politique des traumavertissements.

L'entrevue a été publiée dans *The CLR JAMES JOURNAL*, vol. 20, n° 1, automne 2014.

Annonce

VERS LA FIN DE L'ENTREVUE, HUDSON DEMANDE :

PJH : Sur Twitter, vous avez écrit (de manière fataliste, mais brillante) : « Je n'ai jamais été témoin d'un espace d'enseignement (et d'apprentissage) sécuritaire. Cette utopie est préjudiciable. » Pourriez-vous expliquer ce point en ce qui a trait à la population étudiante noire au Canada? Comment un tel espace controversé influence-t-il votre propre pratique pédagogique?

KM : Bien sûr. Je réfléchis souvent à savoir pourquoi la salle de classe doit être sécuritaire. Elle ne l'est pas. J'ignore à quoi ressemble un apprentissage sécuritaire parce que les questions à poser (et qui le sont) dans plusieurs disciplines et champs interdisciplinaires portent surtout sur la violence, la douleur et les difficultés de la vie. Comment l'enseignement d'histoires tragiques pourrait-il être sécuritaire, peu importe le contexte? Par ailleurs, qui, du personnel enseignant noir ou marginalisé, se sent en sécurité à l'université? Qui sont les personnes de confiance? Où sont-elles? Mais il existe également, par-dessous tout, un discours sous-jacent, issu du féminisme et d'autres discours « identitaires », qui laisse entendre que la salle de classe devrait être sécuritaire. Ce type de réflexion sur « l'espace sécuritaire » englobe parfois des énoncés dans les plans de cours sur le respect de la diversité et sur le fait que la classe (le corps enseignant? la population étudiante?) ne tolérera pas les comportements inappropriés comme le racisme, l'homophobie, le sexisme ou encore le capacitisme. Selon moi, ce type de prévention de la haine est irréaliste, une utopie qui reproduit les systèmes d'injustice au lieu de les abolir, car il présuppose d'abord que l'enseignement de l'anticolonialisme, du sexisme ou de l'homophobie peut être sûr (ce qui est une injustice pour ceux qui ont vécu et vivent l'injustice!), ensuite, que l'apprentissage sur l'anticolonialisme, le sexisme ou l'homophobie est sûr, facile, confortable, et, enfin, que le fait de réduire au silence ou de bannir les « mauvais.e.s » étudiant.e.s « intolérant.e.s » permet de démanteler les

systèmes d'injustice. Les étudiant.e.s privilégié.e.s quittent ces espaces sécuritaires avec des identités opprimées connues transparentes bien rangées dans leur poche arrière et une leçon sur la façon d'être activement et bienveillamment silencieux. Les seules personnes lésées dans ce processus sont la population étudiante et le personnel enseignant de couleur et les victimes d'une possible intolérance non dénoncée. C'est ce que j'appelle un fantasme blanc parce que, du moins, d'après moi, seules des personnes jouissant d'un privilège racial présument que la salle de classe peut être un lieu sûr. Ces personnes privilégiées pensent que la salle de classe est a priori sécuritaire et qu'il s'agit d'un espace terni par des sujets dangereux (la race) et des élèves indisciplinés (intolérants). Mais la salle de classe est, selon moi, un modèle colonial qui est et a toujours été perpétué au moyen d'une violente exclusion. Rappelez-vous du roman *Lucy*, de Jamaica Kincaid. Quelles misérables jonquilles! Je ne suggère pas que la salle de classe est propice à la violence, à la haine et au racisme; je dis simplement que les lieux d'apprentissage, d'enseignement et les salles de classe sont intrinsèquement traumatisants. Nous ne pouvons pas nous protéger ni sauver les étudiant.e.s en imposant le silence, en mettant le blâme sur l'ignorance ou en « avertissant » la classe que des sujets difficiles seront abordés (comme dans le cas des « traumatismes », moment où le responsable du cours ou l'adjoint.e à l'enseignement déclare : « Attention, je dois vous informer que le cours aborde un sujet qui va vous mettre mal à l'aise : nous allons parler de blancheur. ») Ce qui rappelle également la longue histoire du silence : les subalternes n'ont pas droit à la parole entre autres. Pourquoi aujourd'hui, le silence protège-t-il ou favorise-t-il la sécurité? Qui protège-t-il, qui sécurise-t-il et qui efface-t-il? Qui a le privilège d'exiger la tolérance?

Dans mon enseignement, bien qu'il s'agisse d'une lutte quotidienne parce que l'endroit où nous commençons à enseigner est teinté du suprémacisme blanc, je m'efforce d'engager des conversations en classe qui montrent le lien entre connaissances et lutte permanente pour mettre fin à la violence, et bien que les pratiques racistes ou homophobes ne soient certainement pas encouragées ni bienvenues, lorsqu'elles émergent (elles le font toujours), nous devons les replacer dans le contexte élargi du colonialisme et du racisme envers les personnes noires. Il s'agit d'une pédagogie dans laquelle les brutalités de la violence raciale ne sont pas présentées de manière descriptive, mais exigent toujours des activités pratiques de résistance, de rencontre et de pensée anticolonialiste.